

Photographie ♦ L'esthète américain a présenté à Paris son dernier ouvrage, «Nude».

Gibson à nu

Nude, de RALPH GIBSON,
Taschen.
306 pp., 350 euros.
Texte d'Eric Fischl.

Sans titre, tirage argentique de 2007
de Ralph Gibson.

PHOTO RALPH GIBSON. COURTESY PHOTO4

Ralph Gibson, le plus francophile des photographes américains, est venu à Paris pour la sortie de *Nude*, un livre tiré à 1 000 exemplaires dans une édition «collector», qu'il a signé à sa galerie parisienne, Photo4 et LWS (Lucie Weill & Seligmann). Loin d'être une somme vaniteuse de beaux derrière, *Nude* frappe par la richesse de ses formes, sa lumière, sa virtuosité postsurréaliste. Et la joyeuse inventivité que l'auteur de *The Somnambulist* (1970) développe pour s'inscrire dans l'histoire sans gloire de la perception.

D'une rare élégance, Gibson est en noir et blanc, comme ses photographies. Après chaque question, il rit longuement comme un personnage de dessin animé, en levant le menton, et l'écho fait «ah ah ah».

Avez-vous un secret pour paraître si jeune (il est né le 16 janvier 1939 à Los Angeles)?

Pas de cigarette, pas d'alcool. Tennis et yoga, c'est ma nouvelle Eglise. Je me sens mieux que lorsque j'avais 50 ans, j'étais alors un vrai soiffard.

Pourquoi ce goût du nu?

C'est magnétique. Depuis mon premier nu à San Francisco, en 1961, je suis subjugué. La plupart des modèles sont les femmes de ma vie, Mary Jane, mon grand amour, qui est avec moi à Paris, a 24 pages! Je suis fasciné par les détails architecte-

turaux du corps, je me sens humble devant un corps de femme, mais je ne cherche pas à me cacher derrière. Au risque de paraître arrogant, j'ai une palette de sujets plus grande que celle de mes collègues. En tout cas, comme André Kertész, l'un de mes maîtres à réfléchir, je découvre des choses à saisir chaque jour.

Vous ne photographiez quasiment que des femmes jeunes. Pourquoi aucun homme?

Quel âge avait *la Vénus de Milo*, peut-être à peine 15 ans? Comme les fleurs de cerisier, la beauté est éphémère, et je veux retenir cet instant-là. La vie est si courte, j'habite dans le présent. Les hommes, non, je me connais assez...

Êtes-vous très apprécié en France?

J'ai eu ma première exposition à Paris, en 1974, au Centre culturel américain, qui m'a quasiment rendu célèbre en une soirée. Tout Paris était là. J'adore la France, sa culture raffinée, son langage pointu et la forme des phrases qui ressemblent à des frises. J'ai lu vos écrivains, Butor, Sarraute, Duras, ils ont influencé mon travail. Je voulais photographier comme Marguerite Duras écrivait. Elle a réduit toute la confusion de l'amour jusqu'à en créer une clarté éblouissante.

Avez-vous toujours désiré être photographe?

Mon père travaillait à Hollywood pendant les années 40, j'ai eu une enfance glamour. Mes parents ont divorcé. À

16 ans, j'étais au fond de l'abîme, en réclusion émotionnelle. Je me suis engagé dans la marine le 16 janvier 1956, et j'ai eu la révélation de mon destin en pleine tempête dans l'océan Atlantique, entre New York et Lisbonne. Puis, j'ai étudié tous les manuels, et lorsque j'ai démissionné, je suis devenu photographe.

Que vous a appris Dorothea Lange, dont vous avez été l'assistant?

Je travaillais pour elle dans la chambre noire. Quand je lui ai montré mes images, elle m'a dit: «Mais il n'y a pas de point de départ.» Elle a ajouté: «Il faut juste être soi-même, Raphael, le reste, c'est affaire de signature.» Grâce à Dorothea, je suis retourné dans la rue pour regarder le monde.

Avez-vous un appareil numérique?

Au numérique qui transfère l'information comme le miroir, je préfère la transcendance de l'argentique.

Dernièrement, à la Maison européenne de la photographie, vos images ont été projetées avec de la musique.

Avez-vous repris la guitare?

Mais je n'ai jamais arrêté, j'en joue depuis que j'ai 13 ans. Je suis complètement engagé avec la musique, et je compose sérieusement, l'harmonie est une école très dure.

Et demain?

Je ne serai jamais aussi bon que dans ma prochaine photographie.

Recueilli par ♦ BRIGITTE OLLIER